Pamph.
Eng. Lit.
Hist.
R

Revue Contemporaine — 31 mars 1859
Les Revues américaines.

LES

REVUES AMÉRICAINES

I

The North American Review. — *Brownson's Quarterly Review* (1er trimestre 1859). — *Trübner's biographical Guide to American literature, compiled and edited by Nicholas Trübner.* Londres, 1859.

Il n'est rien de plus difficile, selon nous, que de parler des Américains sans blesser leur susceptibilité. Le frère Jonathan, ce type national, ce John Bull de l'Amérique, aime par dessus tout l'approbation ; la critique l'irrite, la moquerie l'exaspère. Doué d'un amour-propre excessif, plein d'orgueil parce qu'il est plein de jeunesse, il ne veut entendre que les éloges, ne respirer que l'encens. En un mot, il n'admet, ne tolère que des admirateurs. Mal venu est celui qui ose trouver à redire aux mœurs et aux institutions du pays. Son procès est bientôt fait. Dickens, par exemple, le spirituel humoriste Dickens, après avoir joui d'une réputation sans égale aux Etats-Unis, n'a plus été, comme Vadius, qu'un petit grimaud, un barbouilleur de papier, le jour où il a mis en circulation ses notes *for general circulation.* Mrs Trolloppe, depuis l'apparition de son livre sur les Américains, a vu son nom voué à une éternelle exécration par la race entière des Yankees. Miss Martineau, en publiant son ouvrage sur la société en Amérique, n'a guère été plus heureuse. Quant au capitaine Marryat, la mort seule était capable d'expier son forfait ; on le pendit en effigie le jour même où il eut la maladresse d'écrire le *Voyage en Amérique.* En face de tant de martyrs de la vérité ou de l'erreur, en présence de tant de

châtiments si rudement infligés à des auteurs qui ont eu soit le mérite d'être trop francs, soit le tort d'être trop exagérés dans leurs appréciations, il y a peut-être, de notre part, quelque témérité à venir affronter de nouveau l'étrange colère de ces irascibles Américains. Et cependant, en restant impartial, en ne cédant à aucune prévention, en rendant justice aux qualités comme en prenant note des défauts, des travers et des ridicules, nous espérons ne point encourir leur haine ou leur malédiction.

Nous parlions dernièrement de la prospérité de la presse en Angleterre. Transportons-nous aujourd'hui dans l'hémisphère occidental du globe, et nous y serons témoins d'un spectacle plus curieux encore. Dans aucun pays, assurément, la fécondité de la presse périodique n'est aussi grande qu'en Amérique ; nulle part elle n'a acquis une pareille extension, une importance aussi considérable. Là bas, au Nouveau-Monde, les bureaux de journaux jouent à peu près le même rôle que les cafés à Paris, ou les clubs et *public houses* à Londres ; ils sont, à certaines heures du jour ou de la soirée, littéralement envahis par une foule innombrable de Yankees qui vont là étancher la soif de leur curiosité. Chaque nuance religieuse, politique ou sociale a son organe particulier, et le plus petit village peut, à l'instar des grandes villes, s'enorgueillir de posséder au moins un *newspaper*. Nous avons dit qu'en Angleterre les annonces constituent l'une des sources principales de la richesse des journaux. Le *Times*, feuille aux dimensions si colossales qu'une seule de ses éditions suffirait à couvrir les deux comtés de Surrey et de Middlesex, publie, dans chacun de ses numéros, près de trois mille *advertisements!* Quand on songe que dans ce journal monstre, qui se lit d'un bout à l'autre de l'univers, l'annonce la plus insignifiante coûte, pour le moins, de huit à dix francs, on comprend la somme énorme que doit produire l'exploitation de ce mode de publicité. L'on raconte, à ce sujet, que l'un dés directeurs du *Times*, le jour du mariage de sa fille, donna pour dot à celle-ci le produit annuel d'une des colonnes d'annonces. Joli revenu, ma foi ! et que plus d'un d'entre nous aimerait à posséder. Nous ignorons si, aux Etats-Unis, les administrateurs gérants de la presse font usage de cette même méthode originale et neuve de doter leurs enfants, mais, dans un siècle comme le nôtre, où l'on se met plus volontiers à genoux devant l'autel du report que devant la beauté des femmes, l'expédient serait à coup sûr un moyen efficace et prompt de bien marier leurs filles. Les Américains ont exploité, autant qu'il est possible de le faire, la puissance de la réclame, et nulle part l'annonce ne jouit d'une application aussi vaste, et n'a pris des proportions aussi gigantesques. Cela tient, en grande partie, à ce qu'il n'existe aucun droit de timbre soit sur le papier, soit sur les imprimés ; cela tient aussi à la vaste circulation des journaux et à leur prix modique. La plupart des administrateurs consacrent les trois quarts de leurs feuilles aux *advertisements*, et vendent à l'enchère l'emplacement réservé à cet effet. Les insertions, les réclames,

les puffs, dont quelques-uns sont véritablement adroits et ingénieux, affectent les dispositions les plus bizarres et les plus imprévues. On les imprime à sens inverse, diagonalement ou verticalement, en forme de croix ou de cercle. On met à contribution les couleurs les plus diverses, les lettres les plus disproportionnées ; le style le plus emphatique, les expressions les plus pompeuses distinguent leur rédaction ; en un mot, tout est employé pour attirer l'attention de cet être mobile et capricieux qu'on appelle le public. — Tous les Américains ont, plus ou moins, recours à ce genre de publicité, car tous, plus ou moins, sont engagés dans les affaires. Aux Etats-Unis, il n'y a point de gens inoccupés. Chacun a sa besogne et chacun y court. L'intérêt, l'amour du gain, la soif d'une fortune rapide dévorent et les uns et les autres. Le médecin à la recherche d'une clientèle, l'avocat qui demande à plaider, le commerçant qui veut débiter ses marchandises, tous vont au bureau du journal faire offre de leurs services, et se trouvent lancés pêle-mêle dans les annonces, côte à côte avec des ramoneurs, des usuriers, des marchands d'orviétan, et entourés de dessins incroyables, tels que bottes imperméables, chapeaux retapés, parapluies à l'épreuve du vent, locomotives de sûreté, bateaux à vapeur et autres enluminures du même genre.

M. Benjamin Moran, qui vient de publier une étude fort remarquable sur l'histoire de la presse, en Amérique, depuis son origine jusqu'à nos jours, nous apprend que le premier journal publié aux Etats-Unis, parut à Boston, en l'année 1689, sous le titre de *News Placard*. — La nature dangereuse des réflexions contenues dans cette feuille, fit qu'elle fut supprimée peu de temps après son apparition. Quatorze ans plus tard, un nommé John Campbell, cumulant les fonctions de libraire et de maître de poste, devint l'éditeur d'une revue hebdomadaire, le *Boston News Letter*, qui vécut pendant plus de soixante et douze ans. Le succès qu'obtint cette gazette donna naissance à une foule de publications semblables. En 1801, l'Amérique comptait déjà deux cents journaux. En 1828, leur nombre s'élevait à huit cent cinquante-deux, et, en 1850, les feuilles quotidiennes ou hebdomadaires avaient atteint le chiffre fort raisonnable de deux mille huit cents ! Et ces deux mille huit cents feuilles, prises ensemble, étaient tirées à quatre cent vingt-six millions d'exemplaires ! M. Benjamin Moran ne parle pas de l'accroissement nouveau qu'ont dû prendre les journaux, durant les huit dernières années ; nous pouvons cependant nous faire une idée de l'importance actuelle de la presse américaine par ce seul fait, qu'à New-York et à Boston, il se trouve des libraires qui, en une seule journée, vendent chacun cent mille numéros d'un journal.

Au point de vue littéraire, ces journaux sont de beaucoup inférieurs à ceux de l'Angleterre ; ils ne sauraient même soutenir un instant la comparaison avec ces derniers. En Angleterre, le journal est tout, l'éditeur n'est rien. C'est le contraire en Amérique. A New-York, Albany et Boston, les

éditeurs se font réciproquement la guerre la plus acerbe et la plus virulente, ils s'attaquent par des écrits injurieux et bas. Il existe bien une loi qui défend de tels abus, mais c'est une loi morte, et rarement les tribunaux sont appelés à punir les libellistes et les diffamateurs. Les Américains ont un moyen, sinon plus civilisé, du moins plus expéditif, d'arranger leurs différends : ils se font justice eux-mêmes à coups de bâtons, ou bien avec le pistolet ou le couteau-poignard.

En Amérique, les directeurs de journaux se recrutent principalement dans la classe des protes, des artisans enrichis, des marchands ou des manufacturiers. Ce sont plutôt des hommes d'affaires que des hommes d'esprit et de talent. Il est d'ailleurs plus important pour eux de posséder la force physique que les facultés de l'intelligence. Pourvu qu'ils sachent boxer, qu'ils puissent à l'occasion administrer de bons coups de poing, et qu'ils aient la tête assez dure pour subir eux-mêmes, de temps à autre, ce genre de correction, on ne leur demande rien de plus ; et, selon nous, c'est déjà exiger beaucoup de leur dévouement. Toutefois, ceci posé, on comprend et l'on s'explique facilement la négligence et le laisser-aller qui caractérisent la rédaction des feuilles quotidiennes de l'Amérique. Les études littéraires publiées par ces journaux sont mal écrites et dénuées ordinairement de tout intérêt. Les articles politiques ne se font remarquer, le plus souvent, que par une vive acrimonie, une sotte présomption et une arrogance ridicule. La poésie, l'une des grandes ressources de la rédaction, n'offre que des lieux communs, des bouts-rimés, bons à mettre au cabinet avec les vers d'Oronte. Un enfant vient-il à naître ? Les journaux, aussitôt, célèbrent, par une ode ridicule, ce glorieux événement ! — Le bébé est-il baptisé ? seconde ode, en commémoration de cette cérémonie touchante, est infligée au public. Un mariage a-t-il lieu ? de jeunes muses sentimentales égayeront la noce en chantant l'hymne de circonstance. Quelqu'un, enfin, vient-il à mourir, les malheureux directeurs ne savent où donner de la tête pour choisir, entre toutes les élégies qui leur sont adressées, celle qui convient le mieux en cette pénible occasion !

Que l'on ne nous accuse pas de faire ici une critique outrée et malveillante de la presse en Amérique. Ce que nous venons d'écrire ne doit s'appliquer, cela va sans dire, qu'aux journaux quotidiens, et nous ne craignons pas de répéter que les Américains ont fait de cette branche littéraire une véritable marchandise. Ils font un journal comme ils feraient des chapeaux ou des cigares, sans plus de recueillement ni de gêne, avec l'unique perspective d'une certaine somme de dollars payés comptant; c'est pour eux une simple denrée, une production qui rapporte comme le coton et la canne à sucre. Quant aux revues mensuelles et trimestrielles, elles sont plus dignes de notre attention. Ces revues, fondées à l'instar des périodiques de la Grande-Bretagne, sont rédigées avec soin, souvent même avec talent. L'Amérique aujourd'hui ne nous en envoie que deux échantillons : la *Brownson's Quar-*

terly et la *North American Review*. Contre fortune bon cœur ; faisons donc de notre mieux pour glaner dans ces deux livraisons ce qu'il peut y avoir d'intéressant.

M. Brownson, c'est lui-même qui nous l'apprend, a été tour à tour presbytérien, universaliste, unitaire et socinien. Enfin, après avoir traversé ces différentes sectes, il s'est attaché au catholicisme, dont il est maintenant l'un des plus ardents apôtres. Depuis sa conversion, il a mis tout son zèle et toutes ses forces à défendre et à propager ses nouvelles croyances. Suivant lui, il n'y a pour les peuples aucune civilisation possible en dehors du catholicisme : « Si le catholicisme, écrit le fervent converti, ne persévère dans son œuvre de régénération, le monde civilisé s'écroulera prochainement ! L'Angleterre a besoin de la religion catholique pour neutraliser et détruire la corruption intestine qui la ronge au cœur de sa puissance ; elle en a besoin pour civiliser et christianiser les païens et les populations sauvages qui se trouvent au sein même de sa société ; elle en a besoin pour réprimer cet esprit diabolique d'avarice, de tyrannie et de férocité dont elle vient de faire preuve, tout récemment encore, vis-à-vis des Indiens, et d'une manière qui aurait fait rougir les Huns et les Tartares d'Attila et de Tamerlan ! La Russie, elle aussi, a besoin du catholicisme pour établir un lien entre le trône, l'aristocratie et le peuple, pour adoucir le despotisme servile de son gouvernement, pour imposer un frein aux progrès de l'infidélité et des idées socialistes, pour lui permettre de remplir dignement sa grande mission civilisatrice sur l'Asie centrale, pour la rattacher enfin à la grande famille des nations chrétiennes, alors qu'elle aura fait de Constantinople sa capitale et étouffé le mahométisme... Les Etats-Unis ont besoin du catholicisme pour tempérer la haine si ardente des sectaires, pour réprimer l'accroissement épouvantable de l'immoralité, pour mettre un terme au développement du luxe amollissant, pour établir dans la hiérarchie un contrepoids au pouvoir despotique de l'oligarchie de la richesse, pour protéger les classes pauvres et laborieuses, et diriger l'esprit et l'énergie de la nation vers un but plus noble que la prospérité commerciale et matérielle. »

Tel est, à peu près, le ton qui règne d'un bout à l'autre de l'article *Catholicity and civilisation*, d'où nous avons extrait notre citation. Nous doutons fort que ce soit avec de semblables apostrophes que le fougueux converti parvienne à convertir l'Angleterre, la Russie ou même l'Amérique. Cependant, disons-le, ce qui dans son langage nous paraît par trop accentué et trop acerbe, peut fort bien n'être pas jugé ainsi aux Etats-Unis, où il est assez ordinaire de s'exprimer de la sorte, et avec plus de véhémence encore. Les Américains sont tenaces et très emportés quand il s'agit de controverses. La religion, chez eux, se divise en sectes innombrables ; chacune de ces sectes fait la guerre à l'autre, et les armes dont elles se servent ne sont pas toujours des plus courtoises. Toutefois, il faut recon-

naître aussi que si l'unité de religion est loin d'exister au Nouveau-Monde, on trouve du moins dans ce pays des instincts religieux fortement prononcés et de hautes aspirations vers Dieu. Les préoccupations d'une vie toute commerciale, les grincements des machines, la respiration bruyante et le sifflement des locomotives n'ont pas étouffé la voix du pasteur. L'angelus sonne chaque matin, de concert avec la cloche du presbytère, la croix brille à côté de l'atelier, l'asile de charité s'élève auprès des mines et des manufactures.

Après avoir émis ses idées sur la civilisation du monde, la *Brownson's Quarterly Review*, dans un second article qui traite des amusements populaires, *Popular Amusements*, s'attache à réformer les mœurs et les habitudes du peuple américain. « On peut, écrit le *reviewer*, juger du caractère d'une nation et de son degré de civilisation par les divertissements qu'elle se permet et la manière dont elle en fait usage. Chez nous, durant les fêtes et récréations populaires, il se manifeste souvent un certain esprit turbulent et tapageur..... Quelle en est la cause? Ceux qui se rendent coupables de ces folies ne peuvent, à coup sûr, trouver grand plaisir à se conduire d'une manière aussi ridicule, aussi honteuse pour la société. Une telle conduite ne peut s'expliquer que par le relâchement de toute discipline, la paresse et l'excitation ordinaires à nos grandes villes; elle tient aussi à l'ivrognerie abrutissante et infâme, produite à chaque heure du jour et de la nuit par l'usage de liqueurs spiritueuses et empoisonnées..... Quand l'Amérique sera un peu plus vieille, nous aussi nous aurons appris à nous récréer honnêtement, à nous asseoir, ainsi que de bons enfants, dans les parcs et autres endroits publics, comme cela se pratique en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Nous renoncerons à l'eau-de-vie brûlante pour le vin léger et l'eau sucrée; nous aurons des sergents de ville en assez grand nombre pour surveiller nos mœurs; nous ferons de nécessité vertu, et nous nous comporterons bien, parce que nous comprendrons qu'une bonne conduite est plus profitable et plus avantageuse qu'une conduite mauvaise. » M. Brownson n'est pas un de ces censeurs rigides et intraitables qui blâment et condamnent tous les plaisirs du monde. M. Brownson croit, avec saint Augustin, que ce n'est pas l'usage des choses de la vie, mais la passion avec laquelle on en use qui constitue le péché. Il admet qu'il y ait des joies permises, des distractions honnêtes, des récréations nécessaires, des promenades innocentes, des conversations discrètes, des repas d'où la sobriété n'est point bannie. M. Brownson jouera volontiers à la main chaude, ou à Colin-Maillard! Bien plus, il reconnaît que tous les fruits ne sont pas des fruits défendus, et même, de temps en temps, pour son dessert, il n'hésitera pas à se servir une cerise ou une prune à l'eau-de-vie. M. Brownson poursuit de ses invectives, et avec juste raison, tous ceux qui, par leurs désordres et leurs excès, sont causes de scandales; mais il pense que si le pécheur doit tous ses jours à la

pénitence, l'homme juste n'a rien à redouter des plaisirs permis. Mais quels sont ces plaisirs permis? Question importante, et à laquelle, malheureusement, le moraliste oublie de répondre. On ne peut guère, en effet, donner tout son temps aux jeux innocents, et l'acte de prendre une prune à l'eau-de-vie ne constitue pas, selon nous, du moins, une distraction suffisante à l'oisiveté humaine. Peut-on aller au bal? Doit-on danser? C'est selon le but que l'on se propose, répond le moraliste. Comme simple exercice de corps, et pour le bien de la santé, cette distraction ne saurait être prohibée; mais ceux qui, dans la danse, ne voient qu'une source de voluptés, qu'un aiguillon à leurs mauvaises passions, feront bien de s'en abstenir. « Les pieds ne nous ont pas été donnés pour sauter, fait remarquer fort judicieusement l'écrivain; saint Paul nous engage à ne pas livrer nos membres au péché, ajoute-t-il, et l'Ecclésiaste nous met en garde contre les charmes et les séductions des danseuses. » Nous ne suivrons pas le *reviewer* dans la série d'arguments qu'il a rassemblés pour soutenir sa thèse. Les Spartiates et les Crétois allaient à l'assaut en dansant, et Socrate lui-même prit des leçons de danse d'Aspasie; les Romains, il est vrai, n'avaient que du mépris pour ce genre d'exercice; mais cela n'empêche pas que l'humanité a dansé de tout temps: elle danse encore, et il est à croire qu'elle dansera toujours.

Dans un article qui a pour titre: « Usury laws, » la *Brownson's Quarterly Review* discourt fort savamment de l'intérêt et de l'usure en Amérique. D'après la législation actuelle des Etats-Unis, le loyer d'un capital prêté varie selon les différentes localités. Ainsi, pour la Louisiane, le taux légal est fixé à 5 p. 0/0; à New-York, il est de 7 p. 0/0; au Texas de 8 p. 0/0; et, dans la Californie, il monte jusqu'à 10 p. 0/0. Les lois américaines, tout en ne permettant pas, en matière civile et commerciale, de stipuler des taux plus élevés que ceux que nous venons d'énoncer, ne peuvent cependant mettre un frein aux spéculations clandestines, aux transactions honteuses, à la cupidité et aux escroqueries qui se pratiquent journellement de l'autre côté de l'Atlantique. Il ressort en effet de l'étude de la *Brownson's Quarterly* qu'au Nouveau-Monde, l'usure est pratiquée sur une très vaste échelle, et donne sans cesse naissance à de nombreuses faillites ainsi qu'à de terribles misères! Le reviewer parle avec enthousiasme du bon temps d'autrefois, où nos généreux pères prêtaient l'argent sans intérêt. Nous ne savons, en vérité, à quelle bienheureuse époque le publiciste veut ici faire allusion. Nous avons beau chercher dans notre mémoire, partout et toujours, dans les siècles passés, nous trouvons des calculateurs habiles, des harpagons implacables, des prêteurs sur gages, des usuriers et des fripons.

Pour en finir avec la *Brownson's Quarterly Review*, il nous reste à dire que cette revue consacre une trentaine de pages à l'analyse du livre de

M. l'abbé Hugonin : *Ontologie, ou étude des lois de la pensée.* L'article est écrit de main de maître, et mérite toute l'attention du lecteur.

Arrivons maintenant à la *North American Review.* Des huit articles qui forment son dernier numéro, il y en a trois qui, n'ayant plus maintenant le mérite de l'actualité, ne sauraient offrir grand intérêt à nos lecteurs. Ces trois articles ne sont, en effet, que des appréciations de livres qui, depuis longtemps, sont connus et jugés en France. Le premier est une critique des études historiques de M. Kœnigswarter sur les développements de la société humaine. Le second est un compte rendu de l'*Abelard* de M. Charles de Rémusat, et le troisième, qui a pour titre : *Contemporary french literature*, se compose d'une série de notices sur différents ouvrages français, tels que : *Fanny*, le premier roman de M. Ernest Feydeau ; *les Lionnes pauvres*, de M. Emile Augier ; *Italia et la mode*, de M. Théophile Gautier, etc. La littérature française, pour franchir l'Atlantique, n'en prend qu'à son aise, et nous voyons avec regret que les Américains sont si peu au courant de la marche intellectuelle de notre pays, qu'ils n'aient rien trouvé d'autre à mettre sous la dent de leurs critiques. En dehors des travaux que nous venons de mentionner, nous trouvons encore l'analyse d'un discours prononcé à Nashville, au mois de décembre dernier, par M. Richard Owen, discours qui traite de l'opportunité d'élever, sur le mont Vernon, un monument en l'honneur du grand Washington. L'homme illustre qui proclama l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, et dont le patriotisme égalait le génie, nous a toujours inspiré trop d'admiration pour que nous n'applaudissions pas au projet du reviewer.

La *North American Review* nous donne de curieux détails sur l'un des écrivains les plus bizarres de l'époque, et qui, comme penseur et littérateur, n'a peut-être pas son pareil au monde. Nous voulons parler de Thomas de Quincey, surnommé le Viveur d'opium, *opium eater*. Né à Greenhay, près de Manchester, son père, riche manufacturier, le laissa orphelin à l'âge de sept ans. De bonne heure il montra une intelligence vive, enthousiaste et amoureuse du merveilleux. Il aimait à caresser les formes sombres où joyeuses que lui dessinait son inquiète et avide imagination. Souvent il tombait en extase, et restait des heures entières plongé dans une profonde rêverie. On l'envoya au collége d'Eton. A treize ans, il écrivait et parlait le grec avec autant de facilité que sa langue maternelle, ce qui faisait dire à son professeur : « Cet enfant haranguerait une foule athénienne mieux que je ne pourrais haranguer un auditoire anglais ! » A dix-sept ans, il eut une querelle avec ses tuteurs et forma la résolution de s'échapper du collége, de quitter les bornes étroites de la philosophie classique pour passer à de hautes et libres études. Il partit donc d'Eton un beau matin et s'élança éperdûment dans la vie, heureux et fier de son indépendance et de sa liberté. Il voyagea d'abord dans le pays de Galles, et vécut pendant quelque temps comme un vrai prodigue, qui a hâte de connaître et de jouir, dé-

pensant sa jeunesse au hasard, cueillant toutes les fleurs des buissons, et jetant par la fenêtre les quelques écus qui formaient tout son avoir, jusqu'au jour où il se trouva dénué de toutes ressources, mourant de faim, et obligé de coucher à la belle étoile. Abattu, accablé de fatigue, et les pieds ensanglantés par une marche forcée, il arrive à Londres. Un notaire, espèce de juif, spéculant sur sa misère, consent, en retour de ses services, à lui donner pour couche un misérable grabat, et pour toute nourriture une croûte de pain accompagnée d'un verre d'eau. Thomas de Quincey accepte et demeure quelque temps dans cette triste maison ; mais, habitué qu'il était au grand air, aimant à penser sous le soleil, il lui fut difficile de se plier aux règles des bureaux, et bientôt il prit de nouveau la clef des champs. Un soir que, triste et découragé, il se promenait dans les rues de Londres, il rencontra sur l'un des trottoirs de la Cité une de ces pauvres filles sitôt flétries par la misère et l'adversité. Elle s'appelait Anna et n'avait que seize ans ! Elle raconta à de Quincey son histoire. Elle avait été la proie d'un misérable qui l'avait séduite, et qui, après lui avoir volé le peu d'argent qu'elle possédait, l'avait chassée de chez lui. Emu à ce récit, de Quincey, ne sachant où réfugier lui-même sa propre douleur, éprouva, à son tour, le besoin de confier ses chagrins et ses inquiétudes à la pauvre enfant. Et il se mit à l'aimer. Et l'amour, qui est compatissant et tendre, prit pitié de lui et le réchauffa sous ses ailes : « Un soir, écrit-il, nous nous promenions tous deux ensemble dans Oxford-Street. Toute la journée je m'étais senti très faible et malade. Je lui demandai de venir avec moi dans Soho-Square. Nous y allâmes, et nous nous assîmes sur les marches d'une maison. Je n'ai jamais pu, depuis lors, passer devant cet endroit sans éprouver un sentiment de douleur et sans rendre intérieurement hommage à la mémoire de cette malheureuse enfant, qui accomplit là une si noble action. A peine nous étions-nous assis que mon malaise augmenta. J'avais la tête appuyée sur son sein, quand tout à coup mes bras faiblirent et je tombai à la renverse. Je sentis alors, je m'en souviens, que si un stimulant puissant et vigoureux ne m'était donné sur-le-champ, j'allais mourir. Mais ma pauvre amie, qui dans ce monde n'avait connu que le malheur, étendit vers moi une main secourable. Poussant un cri de terreur, mais sans perdre un seul moment, elle courut dans Oxford-Street et me rapporta, en moins d'une minute, un verre de vin de Porto qui agit, sur mon estomac vide, mieux que n'aurait pu le faire toute nourriture ; et ce vin, qui me sauva la vie, la généreuse fille le paya de sa propre bourse, à un moment où elle avait à peine elle-même de quoi subvenir aux premiers besoins de l'existence, et alors qu'elle ignorait si je serais jamais à même de lui prouver ma reconnaissance. » Les malheureux seuls savent aimer ! Il y aurait tout un livre à faire avec les gracieux détails et les frais épisodes de ce mutuel amour. La pauvre Anna veilla sur de Quincey avec un dévouement sublime et une tendre abnégation. Et dans la chambre misérablement meublée où ils vécurent ensemble,

Anna plaça au chevet du lit une chaise de paille qu'elle ne quitta pas de longtemps. Et, quand vint la convalescence, quand de Quincey put se lever et marcher un peu, il trouva près de lui un bras pour s'appuyer, une bonne âme pour l'aimer et partager avec lui le faible rayon de printemps que, par la lucarne entr'ouverte, leur envoyait le soleil. Puis, comme il y a un terme à tout en ce monde, aux joies comme aux douleurs, un incident vint se jeter tout à coup au travers de cette félicité si calme et si abritée. De Quincey fut reconnu à Londres par l'un des amis de son père. Cet ami l'engagea fortement à changer de conduite et à se remettre au travail; et de Quincey suivit le conseil. Et toutes les sentimentales théories de son imagination, et tout ce vaporeux échafaudage de fleurs et de paroles d'amour qu'avait construit l'esprit enthousiaste du jeune poète, s'écroulèrent subitement devant une parole froidement dite par la raison d'un vieillard! Quant à la pauvre Anna, si le lecteur désire connaître la suite de son histoire, nous l'engageons à lire les *Confessions* de Thomas de Quincey, où se trouve en entier ce triste et bien navrant récit. De retour à l'Université, de Quincey y acheva en peu de temps ses études. Lancé de nouveau sur la scène du monde et maître une fois encore de ses actions, il se trouva seul, sans soutien, sans guide, sans ami. Son ardente imagination fermentait dans la solitude, et les émotions qu'elle couvait étaient infinies, délirantes et sans fin. Et quand il se réveillait, le découragement suivait l'exagération. Son tempérament nerveux, impressionnable et fébrile avait peine à se faire aux froides réalités de la vie. Toujours morose et souffrant, il éprouvait le besoin de s'élancer vers ces régions enchantées où le cœur surabonde de joie, où l'âme s'enivre de perpétuelles délices. Et pour accomplir ce but, il médita un voyage pacifique, tout brillant de poésie et de réalités divines, un voyage à l'opium! Voyage bien singulier, hardi, téméraire et insensé, que nous ne conseillons à personne d'entreprendre, quelles que soient d'ailleurs les séductions nombreuses qu'il offre incontestablement. Thomas de Quincey, dans ce livre bizarre et plein d'*humour*, les *Confessions d'un viveur d'opium*, nous révèle les effets prodigieux et presque surnaturels qu'a produits sur lui l'usage de cette liqueur enchanteresse. Aucune plume, disons-le, n'était plus compétente que la sienne pour traiter un pareil sujet. Ce fut en l'année 1804 que, pour la première fois, de Quincey eut recours à ce narcotique dangereux. De Quincey n'a jamais oublié cette date mémorable; il l'a marquée à la craie blanche. L'opium, pris d'abord à de très faibles doses, exaltait déjà son imagination et enfantait des idées riantes, des rêveries ineffables. Dès lors, le laudanum devint pour lui un besoin de tous les instants; peu à peu, il se vit obligé d'augmenter la dose jusqu'au moment où il en vint à prendre *huit mille gouttes par jour!* Et alors, ô miracle! ô la joyeuse folie! L'imagination souple et vagabonde du poète a brisé tous les liens qui la rattachent à la terre! Elle part, elle trotte, elle vole et s'accroche au premier nuage,

rose ou blanc, qui vient à passer. Rien ne saurait l'arrêter. Elle poursuit ses bonds à travers l'espace immense, infini, traînant à sa suite la pauvre raison, haletante, épuisée, et demandant grâce ! La volupté, divinité puissante, vient au devant d'elle et l'emporte sur ses ailes brillantes, dans des sphères éclatantes où elle s'enivre d'un bonheur inouï. Pour de Quincey, le soleil n'a plus de brûlants rayons, l'âpreté du froid s'émousse, la pauvreté n'a plus d'angoisse. Pour lui, l'air est désormais sillonné par des multitudes de génies bienfaisants, le ciel lui laisse voir ses anges et toucher ses étoiles. Il peut, à son gré, choisir celle des huit portes merveilleuses qui lui plaît davantage pour entrer dans l'Eden ! Mais là ne se bornent pas ses jouissances. Il entre dans les harems, il pénètre dans le sérail, il enlève au grand pacha ses odalisques, au sultan ses belles esclaves. Salomon, avec ses sept cents femmes, l'empereur de Chine, avec ses deux ou trois mille concubines, Darius, avec ses trois cent soixante-cinq favorites, n'étaient pas plus fortunés ni mieux partagés.

Il court après les péris et folâtre avec elles. Il presse dans ses bras de célestes houris, dont le beau corps renversé, les yeux ardents et noirs, le plongent dans une voluptueuse ivresse. Mais de telles émotions ne sauraient durer longtemps. Elles tueraient bientôt. L'imagination riante et gaie du poète replie tout à coup son manteau. De Quincey redescend sur la terre. Une commotion violente fait bondir tout son corps. Sa tête semble vouloir éclater. Un poids énorme suspendu à ses paupières les oblige à se fermer malgré lui. Adieu les harmonies suaves et sublimes ! Adieu les visions béatifiques ! De Quincey va expier et expiera, le reste de ses jours, l'abus qu'il a fait de l'opium ! Après la région des délices, après le ciel des rêves, vient le cauchemar horrible, le gouffre béant, l'enfer avec toutes ses tortures ! De Quincey ne voit plus devant lui que d'horribles apparitions..... Ce sont, tantôt des crocodiles qui veulent l'embrasser, tantôt des démons qui cherchent à l'enfourcher, tantôt des singes qui lui sautent au visage. La fièvre le dévore. Il n'entend plus, autour de lui, que cris et hurlements, tintements lugubres, sifflements aigus qui déchirent et lacèrent ses oreilles. S'il se met au travail, une main invisible disperse ses papiers et brise ses plumes. S'il ouvre un livre, un nuage s'étend aussitôt entre le feuillet du volume et les yeux brûlants du poète ! Tous ses muscles sont affectés d'un mouvement convulsif, ses membres sautent et tremblent comme dans la danse de Saint-Guy ! Il faut lire l'épouvantable description que fait de Quincey de la situation anormale où l'a plongé l'usage immodéré de l'opium. Dante Alighieri n'a jamais rien rêvé de plus sinistre et de plus émouvant. « De Quincey, écrit la *North American Review*, a vécu dans une atmosphère d'opium. Toutes ses œuvres en portent l'empreinte et brillent de ses lumières. Il ne regrette pas d'avoir contracté l'habitude de l'opium, il s'en réjouit, au contraire, car par son intermédiaire, il a pu soulever le voile qui recouvre, aux yeux des mortels, les mystères des

sciences occultes. » Il se plaint, il est vrai, d'avoir abusé de ses dons précieux, mais lui seul est coupable, l'opium est innocent, l'opium a tenu envers lui toutes ses promesses. Il a souffert, il a souffert d'esprit et de corps, il a souffert comme un homme à l'agonie, il a éprouvé les douleurs les plus cuisantes, les angoisses les plus terribles, mais cela par sa faute, pour avoir transgressé les lois de la prudence, pour avoir outrepassé les bornes prescrites par la raison. De Quincey vit à présent retiré dans un petit village près d'Edimbourg. Il continue à écrire pour les revues et pour les *Magazines.* La dernière édition de ses œuvres forme vingt et un volumes ! Comment, au milieu des tortures qu'il a endurées, au milieu de l'assoupissement léthargique où il a si longtemps vécu, cet écrivain a-t-il pu parvenir à composer tant de livres ? C'est là un mystère que nous ne saurions expliquer. De Quincey a, dans ses ouvrages, traité les questions les plus diverses et les plus opposées. Il a été tour à tour littérateur aimable et humoriste, mathématicien savant, philosophe profond et métaphysicien éclairé. On s'aperçoit en le lisant qu'il a beaucoup étudié les écrits de Platon et de Kant, d'Aristote et de Bacon. Mais l'économie politique a toujours été sa science de prédilection. Disciple fervent des doctrines de Ricardo, il a lui-même exposé et développé ses propres idées dans les *Templar's dialogues*, œuvre remarquable et qui demeure l'une de ses meilleures productions. Il a su, avec sa plume vive, spirituelle et légère, rendre attrayant un sujet ingrat et aride, et auquel les gens du monde ne prennent ordinairement que peu d'intérêt. Ses critiques sur les beaux-arts et sur les poètes de l'Angleterre ont eu un certain retentissement, et, comme historien et biographe, de Quincey jouit également d'une haute réputation. Nous terminerons cette rapide esquisse en empruntant à la *Revue de l'Amérique du Nord* les quelques lignes suivantes, qui nous donnent le portrait de cet écrivain humoriste. « Son extérieur n'offre rien de fort séduisant. Il est petit de taille, ses manières sont gauches; sa figure ridée est jaune comme un parchemin. Il a cependant une belle tête et une physionomie pleine d'expression. Ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, brillent néanmoins des étincelles du génie et du feu de l'opium. Il parle à ravir, et il lit admirablement bien. Il est doux et hospitalier envers ceux qu'il reçoit. Il s'est fait une tâche de se promener chaque jour dans son jardin, et il marque, au moyen de petites pierres, les progrès qu'il accomplit dans sa marche. Il a légué son corps aux chirurgiens pour être disséqué après sa mort; c'est là sa contribution à la science physiologique. Depuis son enfance, il éprouve de terribles crampes d'estomac qu'il attribue, très sérieusement, à l'existence d'un animal vivant en lui et se nourrissant de sa chair. Il est fort original dans ses habitudes. Souvent il disparaît de chez lui pour plusieurs jours, sans prévenir personne, et revient avec le même mystère. Il a deux filles : l'une a épousé un officier de l'armée de l'Inde ; l'autre reste avec lui, dirige la maison, et lui sert de secrétaire. »

On a reconnu, de tous temps, que les saintes Ecritures, indépendamment de leur divine origine, méritent, par leur antiquité, toute l'attention des hommes qui pensent, et qu'elles sont dignes, par les beautés qu'elles renferment, de l'admiration de tous ceux qui ont le sentiment du beau. Voltaire, comme l'a justement fait remarquer La Harpe, est peut-être le seul des grands génies de ce monde qui ait affecté tant de mépris pour le divin livre. La philosophie de Voltaire n'est plus du goût de notre siècle, et cependant nous voyons encore quelques hommes pour qui la Bible est un ouvrage insipide et froid, dont ils ne peuvent supporter la lecture. Il est vrai que les différentes versions qui en ont été faites jusqu'à présent ne sont guère propres à détruire ce préjugé. Ce n'est pas seulement d'un défaut d'exactitude que l'on est en droit d'accuser la plupart des traductions actuelles, mais il est peu de ces traductions où l'on retrouve la simplicité naïve, l'onction si suave, la chaleur, l'énergie et la magnificence du texte sacré. Si nous devons en croire la *North American Review*, ce reproche s'appliquerait également aux innombrables versions des Bibles anglaises. La revue américaine, dans une étude judicieuse et savante, s'applique à relever bon nombre de contre-sens et d'expressions fausses qui existent, dit-elle, dans la plupart des éditions qui ont cours aux Etats-Unis, ainsi que dans la Grande-Bretagne. Ces non-sens, ces expressions fausses se trouvent principalement, hâtons-nous de le dire, dans l'Ancien-Testament. De telles négligences apportées dans l'interprétation d'un livre aussi important, sont d'autant plus tristes à constater que, toujours d'après la *North American*, il y a peu d'hommes assez familiarisés avec le texte sacré de la Bible pour redresser ces erreurs. Déjà, cependant, cette question d'une réforme à opérer dans la traduction des saintes Ecritures, semble attirer, en France comme ailleurs, l'attention de quelques esprits d'élite, et il y a tout lieu d'espérer que, d'ici à quelques années, les passages incriminés n'offriront plus rien d'obscur et d'inintelligible.

Malgré leur flegme caractéristique, leur froideur instinctive et leur insensibilité plus apparente que réelle, les Anglais ont en eux une poésie que nous ne leur supposons pas tout d'abord. La Bible, qui est leur livre de tous les jours, leur pain quotidien, leur *vade mecum*, pour ainsi dire ; la Bible, qui sert d'abécédaire à leurs enfants, premier et précieux souvenir qu'ils portent partout avec eux, et dont ils ne se séparent qu'à la mort ; la Bible, disons-nous, prête naturellement aux fils d'Albion ses images poétiques et orientales. Dès l'âge le plus tendre, leur imagination s'exalte à la lecture des saintes légendes qui s'y trouvent contenues ; leur esprit se nourrit des merveilles de l'Apocalypse, et, plus tard, dans la vie, leur langage et leurs écrits se ressentent de cette étude précoce du livre de Dieu. Chez aucun écrivain, chez aucun orateur peut-être, cette influence ne se fait autant remarquer que chez Edmund Burke. Son style majestueux et brillant, et son éloquence pompeuse et fleurie, semée de métaphores har-

dies, en sont, pour nous, la meilleure preuve. Le ciel lui avait prodigué ses dons les plus précieux, l'intelligence et le génie. Doué d'une persévérance indomptable, d'un dévouement à l'épreuve, d'une application assidue et opiniâtre au travail, il possédait, en outre, ces deux qualités si nécessaires à un homme d'Etat, l'assurance et la présence d'esprit. Admis au Parlement, il prit aussitôt parti dans l'opposition formée contre lord North, lord Bute et le duc de Newcastle. Plus tard, la révolution française l'épouvanta, et il devint l'un des plus zélés défenseurs du ministère Pitt. Ce fut alors qu'il publia ses *Réflexions sur la révolution française*, qui eurent un immense retentissement. Sa vie a été trop bien racontée, ses œuvres trop bien commentées par M. Villemain et M. de Lacretelle, pour que nous nous hasardions à traiter de nouveau ce sujet. Un de ses fervents admirateurs, un écrivain distingué, Thomas Macknight, a cependant entrepris cette tâche, et a donné récemment une nouvelle biographie de l'illustre Irlandais. Cet ouvrage remarquable, et qui abonde en faits neufs et curieux, sert de texte au troisième article de la *North American Review*. L'article est intéressant à plus d'un titre; mais, pour nous, qui avons été à même d'étudier le livre de M. Macknight, nous ne pensons pas que le critique lui ait rendu complète justice. La partie vraiment originale de cette publication récente, ce n'est pas, comme semble le croire le *reviewer* américain, la biographie de Burke, c'est plutôt l'histoire de l'époque où vivait ce grand orateur, époque étrange et terrible, au sein de laquelle fermentaient en silence les germes de l'anarchie révolutionnaire; époque fertile en événements prodigieux et inouïs, qui devaient bouleverser la société tout entière, et dans laquelle un trône cimenté par les siècles allait crouler, comme un château de cartes, sous le souffle puissant d'un peuple en démence. L'Angleterre, elle aussi, était alors, comme la France, en proie à un malaise intérieur. La description que nous fait M. Macknight de la situation morale de la Grande-Bretagne et des événements qui se passaient à Londres en l'année 1750, ne laisse aucun doute à cet égard, et prouve que, chez nos voisins aussi, les passions populaires étaient largement déchaînées. « Jamais, écrit-il, les prisons ne furent tant encombrées. Le gouvernement offrait une prime de trois mille francs à quiconque arrêterait un des voleurs de grande route dont le pays tout entier se trouvait infesté. En une seule matinée, dix-sept personnes furent exécutées ou pendues. Les crimes étaient innombrables, les mœurs dissolues, et le vice s'étalait effrontément sur les trottoirs de la ville. Ajoutons aussi qu'une superstition ridicule et basse semblait avoir éteint la croyance en Dieu, non-seulement chez le peuple, mais parmi les classes les plus élevées. »

Ici doit se borner notre examen des Revues américaines. On le voit, rien de bien saillant, rien de bien original ne les distingue. Des études sur les auteurs anglais, des critiques sur d'anciens livres français, voilà tout ce qu'il nous a été possible d'en tirer. Il semble qu'en ce moment la littéra-

ture américaine se repose des efforts qu'elle a faits récemment pour produire tant de romans et tant de livres d'histoire. Les premiers sont généralement médiocres, mais il y a parmi les seconds des ouvrages de premier ordre.

M. Moran, dans le remarquable travail dont nous avons eu l'occasion de parler plus haut, divise la littérature américaine en quatre périodes bien distinctes. La première s'ouvre à l'année 1639 et aboutit à l'année 1700, c'est la période religieuse, ainsi appelée parce qu'elle ne donna naissance qu'à des livres de prières, des recueils de cantiques, des sermons et des traités de morale. Le R. M. Glover, ministre dissident, voulant répandre ses doctrines et propager ses idées, fit venir d'Angleterre une petite presse qui lui servit à imprimer le *Bay psalm book*, premier ouvrage publié en Amérique. Ce livre obtint un grand succès, eut dix-sept éditions, fut réimprimé en Ecosse et en Angleterre et jouit, de nos jours encore, d'une grande réputation. La seconde période, d'après le système de division adopté par M. Moran, commence en 1700 pour se terminer à l'époque de la guerre de l'Indépendance. C'est la période politique. La jeune Amérique, guidée par le fameux Jonathan Edwards, emploie durant ce laps de temps toute son énergie et toute la vigueur de son intelligence à étudier les questions les plus ardues de l'économie politique. La troisième période s'achève en 1800. Elle ressemble à la précédente quant à la marche des idées. Thomas Jefferson l'inaugure dignement, par la publication de deux livres encore célèbres : *View of the Rights of British America* et *Notes on Virginia*. Enfin, la quatrième période est celle au développement de laquelle nous assistons de nos jours. C'est la période la plus fertile et la mieux remplie. Nous voudrions suivre l'auteur dans le récit détaillé et fort curieux qu'il nous donne des œuvres nées en Amérique depuis bientôt soixante ans. Nous nous contenterons de traduire le passage suivant, qui, mieux que tout ce que nous pourrions dire, fera comprendre le caractère de cette dernière période. « Aux premiers temps de l'introduction de l'imprimerie en Amérique, écrit M. Moran, on considérait cinq cents exemplaires comme une bonne édition. De 1827 à 1837, la vente ordinaire d'un ouvrage à succès était de mille à quinze cents copies. Maintenant, le livre le plus insignifiant dépasse non-seulement ce chiffre, mais il s'imprime souvent à dix mille exemplaires. La vente des œuvres de Washington Irving se fait par centaines de mille. En moins de cinq ans, on a vendu aux Etats-Unis 80,000 volumes des *Modern British Essayists* ; 60,000 des miscellanées de Macaulay ; et, en deux ans, 100,000 des œuvres de Grace Aguillar. En quelques mois, 10,000 exemplaires des poèmes d'Alexandre Smith. La vente des œuvres de Thackeray est le quadruple de celle qui se fait en Angleterre. Les livres de Dickens se placent par millions. Son *Bleak house* a été vendu à 25,000 exemplaires. En 1842, le nombre des personnes employées aux Etats-Unis dans la publication des livres, comme imprimeurs, relieurs

ou graveurs, s'élève à 418,048. A cette époque, les presses de l'Amérique du Nord produisaient par an 12 millions de volumes, 3 millions de gazettes, et les journaux se tiraient à 300 millions d'exemplaires. Le capital absorbé pour ces publications montait à 16,600,000 dollars ! »

Voilà des chiffres bien éloquents, et qui donnent une haute idée de l'industrie typographique de l'Amérique. La presse ne chôme guère aux Etats-Unis, et, à défaut de nourriture sur son propre terroir, elle s'occupe jour et nuit à imprimer et à réimprimer les œuvres des auteurs anglais. Mais cela constitue-t-il une littérature nationale ? Nous ne le pensons pas. La littérature américaine est considérable déjà, nous nous plaisons à le reconnaître, mais elle est en général dépourvue d'élévation. C'est une vaste mer d'eau stagnante, d'où jaillit, à de rares intervalles, une vague qui vient briser la monotonie de sa surface. Les hommes de lettres sont nombreux de l'autre côté de l'Atlantique, disons mieux, ils sont innombrables. Cependant, à l'heure qu'il est, le Nouveau-Monde qui, à tout prendre, se fait vieux comme les autres, attend, aujourd'hui encore, un génie nouveau qui se révèle par une œuvre puissante et immortelle ! La plupart des écrivains de l'Amérique n'ont, en effet, il faut le dire, été jusqu'à présent que des imitateurs, imitateurs élégants et souvent heureux, mais imitateurs. Nous ne parlons pas ici des ouvrages populaires du bon philosophe Franklin, des récits si pleins d'intérêt du grand romancier Cooper, et des écrits du rhéteur Washington Irving ; ce sont là des œuvres hors ligne, de glorieuses exceptions. Bryant, Willis, Emerson, Lowell, Edgar Poë, Channing, sont des noms qui commandent notre attention, mais ils n'ont pas, dans leurs écrits du moins, assez d'originalité, ils ne sont pas suffisamment américains, Poë excepté. Le jour où les écrivains se brouilleront à tout jamais avec l'imitation et se contenteront de chanter l'Amérique, le jour où, selon l'expression d'André Chénier, ils consentiront à semer dans un terrain nouveau qui n'ait point été sillonné par le soc de la charrue littéraire, ce jour-là, le succès répondra à leurs efforts. Déjà, quelques esprits supérieurs ont su prouver qu'en dehors de toute imitation, les muses ne refusaient pas leurs faveurs aux adorateurs sincères. Témoin Longfellow qui, après s'être longtemps borné à copier les Allemands, a vu s'accroître sa renommée par la publication de *Hiawatha*, poème tout à fait américain cette fois, et dont l'originalité un peu brusque, parfois même sauvage, sent peut-être trop le terroir. Des écrivains tels que ceux qu'a déjà produits l'Amérique auraient, à coup sûr, suffi à immortaliser un pays, s'ils s'étaient présentés au monde il y a quatre ou cinq siècles. Mais, de nos jours, l'esprit est si difficile à satisfaire, le lecteur si exigeant, et le nombre des écrivains si considérable, que, pour se faire un nom qui dure, qui passe de bouche en bouche et que l'on retienne, il faut créer des chefs-d'œuvre !

North Peat.

REVUE CRITIQUE

Rivarol, sa Vie et ses OEuvres, par M. Léonce CURNIER. Nîmes. 1858.

Dans la galerie curieuse des originaux de la fin du XVIIIe siècle, Rivarol est un des plus curieux originaux. D'une noblesse douteuse, avec les prétentions nobiliaires les plus hautes; professant les plus belles maximes de conduite, tout en se faisant distinguer par la licence de sa vie, à une époque où ce genre de distinction était si difficile par le mérite et le nombre des rivaux; très libre penseur et grand ennemi de la révolution; fantaisiste par excellence et se livrant à des travaux de linguistique; causeur étincelant égaré dans les régions de la philologie, il nous offre dans sa singulière personne les traits les plus opposés et les plus curieux à étudier. Cependant, s'il est permis de le dire, sa figure n'a pas une importance de premier ordre dans l'histoire, ni dans la littérature. Avec les qualités les plus rares de l'écrivain, un esprit prompt à saisir les choses les plus ardues, une imagination brillante, une pénétration, une sagacité qui tenaient en quelque sorte de l'intuition, il n'a jamais su se placer qu'assez loin du premier rang. On a de lui quelques pages admirables. M. Sainte-Beuve, et après lui M. L. Curnier, ont fait dans ses œuvres un choix judicieux de citations bienveillantes. On éprouve un véritable charme à les lire, on les relit, on se propose de les relire encore. Mais il faut s'en tenir à ces œuvres choisies. Si, séduit par des morceaux aussi délicats, vous empruntez à la prochaine Bibliothèque une édition des *Œuvres complètes*, vous vous apercevez avec étonnement, nous allions presque dire avec douleur, non pas que l'ennui vous gagne (cela ne serait rien), mais la fatigue et le dégoût d'une frivolité si constante, déguisée sous tant d'apparente profondeur. Il est vrai que peu d'auteurs résistent à la terrible épreuve d'une lecture de leurs œuvres complètes; et, soit dit en passant, c'est souvent à un auteur faire grande preuve, ou de modestie, ou de présomption, que de les laisser publier de son vivant. On ne doit donc pas demander à Rivarol, plus qu'à tout autre homme, d'être exempt de certaines défaillances. Aussi, notre reproche va-t-il plus loin : nous regrettons de n'avoir pas de lui une seule œuvre dont le fond soit complétement au-dessus du médiocre, et dont le mérite

de celui qu'il aurait pu supporter ; mais sachant qu'elle aurait toujours des soldats anglais pour tuer ceux qui lui résisteraient, elle n'a aucun motif pour modérer ses oppressions. Ce serait le plus grand des services à rendre à l'Irlande, que de retirer nos troupes, et de laisser les différens partis débattre entre eux leurs querelles : une longue expérience nous a fait voir que notre intervention ne servait qu'à les exaspérer. Nous n'aurions rien à redouter de cet essai, car il est impossible que la condition des Irlandais s'empire ; d'un autre côté leur pays nous est plus onéreux qu'utile, et nous y gagnerions, en l'abandonnant, de pouvoir licencier des troupes dont l'entretien nous coûte si cher. Nous ne doutons pas un seul instant [illegible] erait de r[illegible] et de

Revue Britannique – Février 1827.
La Revue d'Edimbourg et le Quarterly R.

vivre avec elle comme nous vivons avec la Suède et le Danemarck, c'est-à-dire sur le pied de bons voisins. Au reste, ce que nous disons là est purement hypothétique, et ne saurait recevoir d'exécution. Tant que le gouvernement aristocratique de l'Angleterre subsistera, il maintiendra celui de l'Irlande. Leurs intérêts sont solidaires, ou plutôt ils sont identiques.

(*Westminster Review.*)

BEAUX ESPRITS CONTEMPORAINS (1).

N° IV.

L'ÉDITEUR DE LA REVUE D'ÉDINBOURG

ET

CELUI DE LA REVUE TRIMESTRIELLE.

La *Revue d'Édinbourg* semble destinée à servir dans ses espérances, à suivre dans ses inspirations et ses progrès, le génie de l'âge où nous sommes; la *Revue Trimestrielle* (Quarterly Review) n'a, au contraire, été créée que pour le combattre. L'une s'adresse à la raison, et veut étendre son empire; l'autre, rejetant toute critique philosophique, défend les actes du pouvoir; s'appuie sur l'autorité des choses reçues et convenues; attaque toutes les nouveautés; et recourt sans cesse au facile moyen d'indécentes personnalités.

Sans professer pour les opinions de la revue écossaise, une vénération aveugle et implicite, on ne peut qu'applaudir et encourager la mâle et généreuse hardiesse avec laquelle ses collaborateurs habituels s'adressent au public. C'est le ton d'une discussion franche et convenable; on voit qu'ils respectent leurs lecteurs, et qu'ils se respectent eux-mêmes. Ils tiennent surtout à honneur de rendre une entière justice au talent de leurs adversaires; ils peuvent avoir aussi leurs préjugés, leurs aversions, leurs faiblesses. Leur ironie est quelquefois sanglante; mais on ne les voit jamais donner à leur critique l'appui d'anecdotes scandaleuses. On pourrait

(1) Voyez les autres portraits dans les numéros 17, 18 et 19.

même reprocher à la *Revue d'Édinbourg*, une affectation d'impartialité qui la porte à maltraiter ses propres enfans ; à se montrer magnanime aux dépens de son parti; à réserver toute sa sévérité pour ses favoris; tous ses éloges pour les gens de talent qui se trouvent dans les rangs contraires. Ainsi le génie de Walter Scott est porté aux nues, sans que l'on dise un mot des taches de sa vie politique; tandis que lord Byron, soumis à l'examen le plus sévère, est accusé d'immoralité.

Un autre défaut dans la *Revue d'Edinbourg*, c'est une manière qui tient trop de l'avocat et du casuiste; on y discute, on y plaide, avec des détails surabondans, des causes dont la bonté est évidente, et qui, gagnées depuis long-tems au tribunal de l'opinion, sont devenues des lieux communs. Souvent l'habitude de juger les œuvres de l'art d'après des règles données, fait rendre par ses rédacteurs des décisions précipitées et tranchantes. Tel ouvrage qui sortait des principes ordinaires, et n'appartenait à aucune école, apprécié exclusivement dans ce qu'il avait de faible ou de ridicule, était loin de mériter un pareil traitement. Trop peu de condescendance pour la nature humaine, pour ses variétés et ses faiblesses, tels sont les défauts les plus signalés de cet ouvrage remarquable, qui, s'il représente un parti, le représente du moins loyal, modéré, courageux, et digne de respect.

L'éditeur de la *Revue d'Edinbourg* est M. Jeffrey. Il a, dit-on, fourni à cette publication périodique, plus du quart des articles dont elle se compose. D'un caractère naturellement ardent, les habitudes de son esprit et les convenances de sa profession (1) l'ont accoutumé à cette réserve, qui pouvait seule modérer la fougue d'une intelligence prompte et hardie. A une connaissance pro-

(1) M. Jeffrey est avocat.

fonde des systèmes de la philosophie moderne, de leurs branches diverses, de leurs prétentions et de leurs progrès, M. Jeffrey joint une pénétration naturelle, et ce talent d'analyse qu'il a puisé dans la pratique du barreau. Son infatigable activité, le savoir étendu et varié qui le distingue, ont, pour contre-poids et pour règle, ce scepticisme critique, fécond en objections, en exceptions, en argumens opposés, dont il sait balancer la valeur avec une impartialité complète. Les flots tumultueux des opinions contemporaines, que de si longs orages ont soulevés, viennent se briser devant lui. La raison la plus sévère, la plus stricte, la plus intègre siége à son tribunal. Avant de porter la sentence, il veut entendre tous les témoins; il entre dans tous les détails d'une plaidoierie en règle. Jamais la violence, la brusque étourderie d'un paradoxe, ne gagnent leur procès près de lui; et quelquefois, il faut le dire, toutes ces preuves rassemblées avec tant de soins, posées avec une si rigoureuse exactitude, n'aboutissent qu'à établir une maxime incontestable, dont la justesse était déjà prouvée aux yeux du bon sens.

C'est le côté faible de son intelligence et de son talent. Il dit tout, et ne fait grâce au lecteur d'aucune minutie de la cause qu'il rapporte. Sans partialité, sans exaltation, libre de préjugés, et ne donnant aucune prise aux préjugés d'autrui, jamais il n'embrassera une idée dogmatique par caprice, par entraînement, ni par légèreté. Ce caractère d'exactitude rigoureuse prive peut-être l'ouvrage qu'il dirige d'une partie de l'influence populaire qu'il devrait exercer. Organe des opinions des Whigs, on voudrait y trouver une force d'impulsion plus rapide, et les accens d'une indignation plus haute contre les maux dont l'humanité est accablée. M. Jeffrey n'est point cependant insensible à ces maux. Il es-

père dans la progression lente des lumières ; il aime à observer l'accroissement presque imperceptible de la félicité des hommes. La subtilité de sa profession a donné à son esprit un caractère de finesse, dont la prévoyance aperçoit, dans la plus légère circonstance, un gage assuré de succès futurs pour la cause de la liberté des peuples. Un argument qu'il a réfuté d'une manière victorieuse, l'enivre bien plus que ne pourrait le faire un triomphe électoral ou une bataille gagnée. Dès qu'il a prouvé l'évidence d'une conclusion, il se repose sur les lauriers de son dilemme, et voit dans les siècles à venir une ratification lointaine, mais assurée, de son raisonnement; dès-lors les destinées humaines cessent de l'inquiéter. Rien n'était plus fait pour entretenir chez M. Jeffrey cette disposition d'esprit, que le spectacle offert, depuis quelques années, par la situation des deux partis contraires, l'un triomphant, et qui languit sans gloire dans son triomphe; l'autre vaincu, mais éternel comme la vérité et la raison.

Rapide, brillant, doué de beaucoup de pénétration et d'énergie, M. Jeffrey, considéré comme écrivain, est un redoutable athlète. Tous les sujets offrent matière à la vivacité de son esprit. Ses connaissances étendues secondent merveilleusement l'adresse, la variété, la vigueur de sa dialectique. Aussi familier avec les principes généraux, qu'avec les détails des matières qu'il traite, il sait habilement descendre des unes aux autres. Les idées et les images se succèdent sous sa plume avec une rapidité qui serait à elle seule un mérite et une assurance de succès, quand même l'écrivain serait moins recommandable à d'autres égards. Il doit l'éclat de son style, non à l'ardeur d'une imagination qui vivifie tout, ni à l'originalité de l'expression et de la pensée, mais au mouvement de son intelligence. Il entraîne, il charme par la facilité rapide des transitions, la

vivacité des argumens, la série des preuves accumulées. Jamais il ne sommeille, jamais sa prose fatiguée ne ralentit sa marche et n'endort le lecteur. Cette verve de savoir, d'esprit et de bon sens suffit pour produire un effet que tant d'autres voudraient atteindre, et que l'étrangeté des idées, la témérité des paradoxes ne produisent pas toujours.

Admiré de tous ceux qui l'ont entendu parler en public, lorsque sa profession l'amenait à la barre de la chambre haute, M. Jeffrey a porté, dans son style écrit, cette verbosité agréable, cette diffusion animée, caractères naturels et nécessaires de l'éloquence parlée. La volubilité de son langage, la subtilité presque impalpable de ses moyens de discussion, mettaient en défaut et les rapporteurs et les avocats et les juges. Personne n'avait encore poussé aussi loin l'art des distinctions subtiles et la faculté de se livrer sans fatiguer personne à une inépuisable faconde. Cette manière se retrouve dans ses ouvrages destinés à l'impression. Rien de plus lucide : son style a de la liberté, du trait et de la saillie. Mais il n'est pas exempt de prolixité : une circonlocution exprime souvent ce qu'un mot unique et bien placé eût fait parfaitement comprendre; l'emploi de plusieurs épithètes au lieu d'une seule, dont on aurait pu se contenter, l'élégance souvent diffuse du langage, trahissent les habitudes de l'orateur, que ses improvisations ont accoutumé à manier son idiome avec une extrême facilité, et à combiner gracieusement des sons, toutes les fois que la nécessité de ne point tenir ses auditeurs en suspens le forçait à remplacer, par des paroles élégantes, l'idée ou le raisonnement qui se faisait attendre.

Personne, d'ailleurs, ne dispose avec plus d'art et d'aisance de toutes les ressources du style. Notre langue est, pour M. Jeffrey, ce qu'est pour l'ouvrier qui

souffle le verre, la matière fluide à laquelle il donne à son gré la forme précise qui lui convient. Ce talent rend sa conversation brillante, variée, agréable. Au fait de tout, prêt à parler de tout, infatigable et ne fatiguant jamais ceux qui l'écoutent, il s'engage, sans effort, dans chaque discussion, et change, comme il lui plaît, de ton et de matière. Politique, histoire, satire, science, anecdotes, tout lui convient; tout lui est bon : le repos seul le fatigue; parler sans rien dire, se traîner sur le chemin battu des entretiens ordinaires, lui est impossible. On peut avoir plus d'originalité dans la pensée, quelque chose de plus inattendu dans la manière de la rendre : on ne peut guère joindre, à plus de connaissances positives, une facilité plus animée ni plus séduisante. Point de monotonie dans ses conversations; il ne vous ramène pas éternellement à quelque sujet favori, dont la plupart des penseurs font leur marotte. Il se précipite d'une pensée à l'autre, d'un sujet à l'autre, sans relâche, sans repos; jetant sans cesse, sur la route qu'il parcourt *bride abattue*, comme dit Mme de Sévigné, des aperçus nouveaux, des richesses d'érudition qu'il éparpille et sème autour de lui avec toute la négligence de la richesse et du luxe.

Cette vivacité, qui approche quelquefois de la pétulance; cette mobilité d'esprit que rien n'arrête; ne sont certainement pas sans inconvéniens. Sans avoir rien d'offensant pour autrui, ce langage véhément, ce style de plaidoierie, cette assurance née de la double conscience d'un grand mérite et de nombreux succès, peuvent quelquefois paraître déplacés dans le monde. Argumenter, discuter, décider; répondre à une objection comme au mémoire d'une partie adverse; écarter les autres, mais avec la résolution préalable de les réfuter vigoureusement; dresser, articles par articles, l'analyse de la cause qui se discute; opposer témoignage à témoignage, preuve à

preuve, le tout juridiquement et d'une manière étrangère aux formes que la société admet; ce sont, pour M. Jeffrey, des habitudes qu'on peut lui reprocher, et non des travers de caractère ou d'humeur : ce sont les défauts de ses qualités.

Rendons justice à l'esprit et au savoir, comme au caractère de cet écrivain remarquable et de cet excellent homme. Son malheur est peut-être d'avoir vu le jour en Écosse. La critique dogmatique, l'analyse abstraite et minutieuse, le besoin d'argumenter et d'incidenter, sont trop communs parmi les gens de lettres de cette nation. Nos sentimens et nos idées individuelles, tout ce qui constitue l'existence spéciale et différente de chacun de nous, ne sont absolument rien à leurs yeux. Habitués à tout généraliser, et livrés à une philosophie d'observation presque matérielle, ils ne regardent l'homme que comme un mécanisme vivant qu'il est bon d'examiner : de là une sécheresse de conversation, quelque chose de didactique dans la pensée et surtout dans la révélation involontaire et naïve de nos bizarreries et de nos faiblesses. Qu'importent à des philosophes spéculatifs, qui ne regardent l'homme que comme une machine à argumens, nos émotions, nos sentimens, nos idées, nos caprices ? Aussi, malgré la solidité de sa raison, malgré la franchise de son ame et l'amabilité naturelle de son caractère, le ton de la philosophie écossaise se fait sentir chez M. Jeffrey; il est trop ami de la dispute; il ne raisonne pas, il bataille; ses preuves et ses argumens se succèdent comme les coups précipités de la pile voltaïque; et la douceur, la simplicité, la bienveillance qui lui appartiennent réellement, semblent disparaître sous le poids des habitudes nationales.

La physionomie de M. Jeffrey est expressive; sa voix est flexible et pénétrante; sa taille est élancée. L'ardeur de la discussion, la sévérité de sa critique ont pu éloigner

de lui ceux qu'il ne ménage point; il n'en est pas moins digne de l'estime et de l'affection qu'il a généralement obtenues. Riche et considéré, sans que sa fortune ou ses succès l'aient gâté; ferme sans violence; doux et traitable sans faiblesse; d'une probité sévère, sans affectation de vertu; charitable sans le dire et sans le paraître; également éloigné du jargon des Tartufes et de la licence de quelques esprits forts; il a su garder, au milieu des travaux de sa profession et des distractions du monde, toute la jeunesse d'ame, la gaîté, l'énergie et le ressort, que l'on perd ordinairement dans les plaisirs et dans les occupations de la vie. En un mot, son caractère est noble, son esprit peu commun, sa réputation sans tache; et dans toutes les circonstances de son existence publique et privée, on l'a vu garder l'attitude d'un homme de bien, et conserver intacte la mâle indépendance de sa pensée.

Les premiers numéros de l'ouvrage dont M. Jeffrey est l'éditeur et le rédacteur principal, étaient à peine publiés, que l'effet qu'ils produisirent jeta l'effroi dans l'armée ennemie. Un article sur *Don Pedro Cevallos,* article où toute la vérité était dite, où les hommes et les choses étaient appréciés à leur valeur, fit trembler pour les résultats d'une si audacieuse tentative. Le ton d'impartialité et presque d'indifférence sceptique, qui régnait dans cette publication, la rendait plus terrible à ceux qui, élevés dans une atmosphère de corruption, ne subsistaient que par elle, et ne craignaient rien tant que de la voir se dissiper par degrés. Sans se montrer hostiles contre les institutions établies, sans prétendre au titre de réformateurs, les écrivains de la *Revue d'Édinbourg* ouvraient la lice d'une discussion forte et libre; ils en appelaient à la raison seule, et la froideur même avec laquelle ils semblaient combattre, rendait plus éclatante la victoire qu'ils remportaient. Plus de repos pour les partisans de certaines doctrines; il faut sau-

ver l'Angleterre, et neutraliser l'influence funeste d'un si dangereux ouvrage. Plusieurs des flèches lancées par ses rédacteurs, avaient porté coup; d'autres avaient, par leur éclat, fixé l'attention publique. Comment arrêter ce scandale?

On jette aussitôt, pour remédier à de si graves inconvéniens, les bases d'une publication qui doit combattre la *Revue d'Édinbourg*; elle paraîtra sous la même forme, et marchera sur une ligne opposée. Inaccessible à la vérité; aveugle elle-même, et ardente à serrer le bandeau qui doit aveugler les autres; organe exclusif d'un parti; instrument dévoué de la puissance; ne se refusant à aucun palliatif en faveur du pouvoir, à aucune injure contre ceux qui l'attaquent; hardie à tout dire et à tout faire contre les objets de l'animadversion ministérielle : telle naquit et se conserve cette *Revue Trimestrielle*. Il était plus aisé de noircir un homme dans sa vie privée, que de réfuter ses raisonnemens. La *Revue Trimestrielle* fit choix du parti le plus facile; et lorsqu'on chercha un éditeur qui réunît toutes les qualités nécessaires pour diriger une telle entreprise, M. Gifford se présenta.

Personne n'était mieux fait que lui pour soutenir un si lourd fardeau. Son éducation était commune; un peu de latin qu'il avait appris, l'avait fait sortir des rangs du peuple, où il était né. Précepteur dans une grande maison (1), il avait su plier son caractère sous la loi d'une dépendance presque servile; heureuse combinaison de facultés naturelles ou acquises, qui le rendit indispensable aux fondateurs de la *Revue Trimestrielle*, et que l'on retrouverait difficilement chez un autre homme, s'il s'agissait de lui donner un successeur.

Ses prétentions ne s'élèvent pas très-haut; le génie, le

(1) Chez lord Grosvenor. Gifford avait travaillé antérieurement à *l'Anti-Jacobin*, ce qui le mit en rapport avec M. Pitt, M. Canning, etc.

goût, la grâce, une érudition vaste et puissante, ne sont pas de son ressort. Il y a quelque chose de pédantesque dans son esprit; c'est à la lettre seule qu'il s'attache. Le plus bel éloge qu'on puisse lui donner en toute conscience, c'est de dire qu'il aurait passé au XVe siècle pour un annotateur assez distingué. La comparaison des éditions et des variantes, la correction exacte d'un erratum, sont les plus sublimes efforts de son génie. En qualité même de commentateur, son esprit ne s'étend que jusqu'à la suppression du *point et virgule*, et la transposition du *comma*. Grammairien par essence, il commence par chercher dans les écrivains qu'il analyse, non des beautés ou des fautes, mais un régime ou un sujet qui ne soient point à leur place. Les canons de la syntaxe sont pour lui le beau idéal du génie; et s'il vous dit que vous avez bien construit votre phrase et balancé régulièrement vos périodes, il aura cru faire de vous le plus grand éloge qu'un mortel puisse donner ou recevoir.

Une honnête médiocrité caractérise tous ses ouvrages, et c'est à ce niveau qu'il voudrait soumettre l'empire entier de la littérature (1). Dès qu'un écrivain s'élève au-dessus du vulgaire, M. Gifford prend avec défiance et tristesse le manuscrit ou l'imprimé; vous croiriez voir un maître d'école de campagne plongé dans l'examen d'une version ou d'un thème, l'œil à demi fermé, la verge toute prête, le sourcil froncé, épiant le solécisme, incidentant sur l'orthographe, citant le rudiment, et menaçant d'une punition exemplaire l'imberbe qui a oublié une seule fois l'accord indispensable entre le verbe et le nom.

(1) NOTE DU TR. La sévérité avec laquelle M. Hazzlitt juge l'écrivain dont il est question n'a pas étonné ceux qui ont lu, dans le *Revue trimestrielle*, plusieurs critiques amères de ses ouvrages. Dans un de ces articles, M. Hazzlitt est comparé par son Aristarque « à un bourguemestre de Hollande, qui, endormi sur sa pipe, rêve qu'il est Leibnitz ou Sidenham. »

L'auteur que l'on juge est-il né dans la classe des roturiers? Cette inflexible justice devient une véritable proscription; il ne peut être qu'un mauvais écrivain, sans style, sans goût, sans ame; la chose est certaine. Comment M. Gifford penserait-il autrement, lui qui ne voit au monde que deux grandes divisions, l'une composée de baronets, gens d'esprits; l'autre de vilains, que la nature a déshérités de toutes les facultés de l'intelligence; lui qui n'a jamais cessé d'adorer la grandeur, sous toutes ses formes? Honoré du sourire d'un pair, heureux de recevoir des ministres le titre d'huissier littéraire du Parnasse, et le droit d'annoncer officiellement les hommes auxquels on permet d'avoir du génie, M. Gifford n'a jamais regardé sa situation de critique que comme un vasselage, dont il doit remplir toutes les obligations. Vous tenteriez vainement de lui ôter la persuasion profonde où il est, que deux carosses stationnés à sa porte l'honoreraient plus qu'un bon ouvrage; un laquais en livrée a un charme tout puissant sur lui. Le laurier, décerné par Apollon lui-même, ne vaudrait pas à ses yeux une lettre marquée du timbre de la trésorerie. Malheureux les écrivains qui croient acheter une haute considération littéraire au prix de l'indépendance! ils perdent le premier bien de l'homme, et l'honneur qu'ils pensent acquérir, ne fait que les signaler à la risée publique et aux dédains de tous les honnêtes gens.

Qu'est-ce que la critique? Est-ce la patience d'un homme sans génie, qui, sans s'occuper des idées, fait la chasse aux mots, si l'on nous passe cette expression triviale? S'agit-il de peser les expressions dans la balance, de les soumettre au microscope? Quelle triste et inutile guerre, que celle qui se compose de quelques escarmouches à propos d'une citation, de l'orthographe d'un mot, ou de la ponctuation d'une phrase? La véritable critique

remonte aux principes, établit des doctrines, analyse franchement la pensée d'un écrivain, cherche à la saisir dans son ensemble, à la présenter sous son vrai jour. Elle ne ressemble point à cette critique envieuse, minutieuse, toute entière de formes et d'étiquettes, qui s'alarme de tout ce qui est nouveau, s'inquiète de tout ce qui lui paraît téméraire, comme un goutteux, qui, retenu dans sa chaise longue, s'étonne de voir un jeune homme agile franchir d'un saut l'espace que lui-même ne parcourrait pas en deux heures. Il est difficile de dire si M. Gifford a embrassé par goût et par choix, ou par nécessité de position, ce dernier genre de critique. Tout fait croire cependant que la nature de son esprit l'y porte, et que sa situation l'y maintient. Il faut le voir profiter de tous ses avantages, user de toutes ses ressources, morceler un livre, en détacher des phrases, signaler ces lambeaux au ridicule, condamner d'un trait de plume toute innovation de pensée ou de langage, s'attacher avec délices à la blessure qu'il croit avoir faite, et se venger en déchirant, à belles dents, l'auteur, de l'émotion singulière, du mouvement d'étonnement, et presque d'effroi, qu'il lui a causés. Son allure paisible, imperturbable, ses habitudes stationnaires forment le contraste le plus plaisant avec la singularité, l'élan rapide, les hardiesses, peut-être les extravagances de la littérature moderne; un paradoxe qui frappe son oreille, produit sur lui l'effet d'une explosion inattendue; c'est un coup de pistolet tiré derrière lui. Vous troublez son repos et (conséquence indubitable) le repos de l'état : tout périclite; c'est le mauvais esprit d'un siècle révolutionnaire qu'il faut combattre dans votre prose ou dans vos vers. Aussi, quels violens anathèmes, quelles exécrations impuissantes tombent du haut de son trône! Quel éloquent emploi de l'exclamation, de l'interjection, et de l'invective!

M. Gifford doit ces défauts ou ces malheurs, à la position qu'il a d'abord occupée dans le monde. Incapable de braver le sarcasme dont tout homme populaire doit selon lui, être accablé, il se précipite sous les aîles des puissans; il y cherche un bouclier et un asile. Dans la crainte d'être accusé de trivialité, il s'adresse aux ministres, et les supplie de le protéger de leur influence. Comme il n'a point reçu d'éducation première, c'est surtout la grammaire et la syntaxe qu'il proclame, et dont il veut faire exécuter les lois; il espère, par cette affectation de purisme, imposer silence aux détracteurs qui voudraient lui rappeler son origine. On le voit sans cesse dédier ses livres à quelque nom illustre; envelopper dans une même proscription tous les libéraux; et demander, pour prix de tant de courage, l'aumône d'un peu de réputation à l'église et à l'état qu'il protège si évidemment. Ce sont des travers; et tout en avouant le ridicule qui les suit, on pourrait pardonner à l'auteur de la *Revue Trimestrielle*, cette timidité d'esprit, qui le porte à ne trouver de grandeur que dans les titres, de beauté que dans ce qui est vulgaire, d'orthodoxie que dans la servitude volontaire, qu'il voudrait voir toutes les intelligences s'imposer. Mais qu'à ces vues étroites, à ces habitudes qui trahissent tant de faiblesse, il joigne celle du scandale, et de la calomnie contre ses adversaires, et les personnalités les plus odieuses; qu'il immole sans pitié, qu'il livre à la risée de ses nobles amis, quiconque espère encore quelque chose du genre humain; qu'il se moque des artisans pour faire oublier qu'il est fils d'un artisan; qu'il attende, pour lancer contre vous ses épigrammes, le moment où la faveur vous abandonne; qu'il reproche aux ennemis des ministères, tantôt quelque imperfection dans leur personne, tantôt quelque trait inconnu de leur vie privée; que rien n'annonce chez lui la générosité, la véracité, l'indépen-

dance; pour vous délivrer un certificat d'esprit ou de talent, qu'il vous force d'exhiber un diplôme du trésor, un passeport du ministère; qu'il insulte le génie roturier; que, dans l'impuissance de lui refuser la gloire, il attaque ses mœurs par quelque trait oblique et sanglant : voilà ce que l'indulgence la plus décidée ne saurait pardonner à l'éditeur de la *Revue Trimestrielle*. On croit voir un de ces hommes voués à la dépendance, et qui, tenant à honneur le droit de monter derrière un carrosse, immolent à leur insolente risée les piétons, que la voiture de leur maître éclabousse en passant.

M. Gifford est le Minos ou le Rhadamante de la poésie, d'autant plus sévère qu'il est entièrement destitué de génie poétique, et que son talent ne s'élève pas au-dessus du degré de force et de savoir qu'exige une dispute sur les participes. Exhumerons-nous la poésie oubliée de M. Gifford? ses images mythologiques, ses comparaisons fastidieuses, ses exclamations au signe du *verseau* (1), son discours à des violettes *dont il veut partager le lit,* etc., etc., etc.? Non, cela serait peu généreux; ne rappelons pas au critique les premiers efforts d'une veine appauvrie et stérile dès sa naissance. Mais reprochons-lui sans détour le traitement indigne qu'il a fait subir au jeune Keats, dont le talent donnait plus que des espérances. La publication de quelques réflexions politiques avait été cause, pour ce jeune homme, d'un assez long emprisonnement : croirait-on que ce malheur fut le premier grief de M. Gifford contre lui, lorsqu'il analysa ses poésies? Le malheureux Keats, sans amis, sans fortune, présenté au public par M. Gifford comme un libelliste infâme, un poète ignorant, un orateur ridicule, se vit à la fois exposé à la

(1) NOTE DU TR. M. Gifford s'est servi, dans une de ses pièces de vers, de cette expression *Watery aquarius*, le *Verseau pluvieux;* M. Hazlitt fait allusion à cette tautologie assez plaisante.

haîne des gens du pouvoir et au mépris du monde. Que faire ? Toutes les portes lui étaient fermées ; plus d'avenir pour lui ; sa sensibilité blessée, son existence sociale détruite creusèrent la tombe du poète : il s'exila de sa patrie et mourut à vingt-un ans. Terrible leçon donnée aux jeunes gens, qui, avant de se lancer dans la carrière des lettres, négligeront de faire inscrire et marquer leur Pégase dans les haras de l'autorité ! en vain ils auraient, comme le malheureux Keats, des germes de génie ; rien ne pourrait les sauver.

Il n'y a de salut pour vous devant le tribunal de M. Gifford, que si vous professez une foi implicite pour ses croyances politiques : hors de là, point de grâce, point d'indulgence, point de concessions. Il ne vous critique pas ; il vous dénonce. Vous êtes mis hors la loi ; et le seul fait de vos opinions vous stigmatise, vous condamne, vous livre à la sévérité inexorable de la législation canonique et séculière. Les faits, les argumens, les preuves ne sont rien ; M. Gifford n'a qu'une tâche à remplir : vous déplaisez à ses commettans, il vous noircit et vous couvre de boue. Il parlera de votre manière de vivre, il apprendra au public que vous fumez, que vous vous levez tard et que vous aimez le vin : particularités qu'il hasarde pour la plus grande gloire des lettres et l'édification du public. Enfin, le recueil qu'il dirige et où l'on trouve mêlés à l'impartialité de sa critique, toute la fermeté d'opinions qui caractérise M. Southey (1), toute la générosité de M. Croker (2), toute la bienveillance de M. D'Israëli (3), est l'instrument le plus flexible et le plus servile d'une

(1) Voyez l'article intitulé *Coleridge et Southey*, dans le 19 numéro de la *Revue Britannique*.

(2) Auteur de plusieurs articles virulens contre le prisonnier de Sainte-Hélène.

(3) Auteur des *Curiosities of literature*.

politique sans franchise et sans noblesse. Un abus est-il signalé? On le défend et on le pallie. La corruption est-elle accusée? On lui trouve des excuses. Ainsi l'opinion des hommes est empoisonnée dans sa source, et la hache portée à la racine même de la liberté publique. C'est l'indépendance des esprits, c'est la liberté d'examen qu'on attaque. Chaque numero est une liste de proscrits où tout homme qui ne s'est point vendu se trouve marqué d'un sceau de réprobation. Une femme, lady Morgan, par exemple, ose-t-elle avouer quelques sentiments généreux? On l'accable, on la flétrit; les citations sont tronquées, les interprétations forcées. Rien de vrai, rien de loyal; forts de l'appui qu'on leur prête, les auteurs ne rendent compte ni à leur conscience, ni au public; la volonté suprême qui les fait mouvoir est leur seule divinité, leur tribunal et leur auditoire.

Comme auteur de satires et comme éditeur, M. Gifford n'a pas droit à plus d'éloges que comme rédacteur en chef de la Revue trimestrielle. Ses satires sont âcres, injurieuses; il

outrage, il invective, il vous accuse d'être sourd, ou aveugle ou contrefait, ou d'avoir les cheveux roux, ou de loucher. Vous êtes odieux au ciel et à la terre; vous êtes infâme, méprisable, hideux. On dirait un inquisiteur ivre. Il y a de la lourdeur et beaucoup d'inélégance dans sa traduction de Juvénal. Imitateur de Pope dans la Baviade (1), il est aussi malheureux dans cet essai que dans tous les autres. Les critiques qu'il a jointes à ses éditions de poètes anciens sont sèches, triviales, sans intérêt et sans agrément. Avouons cependant qu'il a revu les textes avec soin, corrigé beaucoup d'erreurs, rele-
240 vé un grand nombre de fautes commises par les commentateurs qui l'ont précédé. C'est là son mérite, c'est la limite exacte que son talent n'aurait jamais dû franchir.

(New Monthly Magazine)

---

(1). Baviad and Mæviad, poème que lord Byron a loué dans ses Scottish Reviewers &.

(1) — Depuis la publication de cet article, M. Gifford est mort, et il a été remplacé par M. Lockhart, gendre de Sir Walter Scott dans la direction de la Revue trimestrielle. M. Hazlitt a mis trop peu de restriction dans ses attaques contre cette Revue.